

L. D'ASCO

ABONNEMENTS

LYON. UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6
LYON



LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire.
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. DE LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

LYON. UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

PETITS POULETS SAUCE GAILLETON

CONSEILS AU GOUVERNEMENT. — LES CHEVAU-LÉGERS DE M. GAILLETON

Tirage Justifié:
42.000 N°s

SEPTIÈME ÉDITION

Villes de : Cherboug, le Havre, Bordeaux,
Toulouse, Perpignan, Béziers, Cette, Montpel-
lier, Rennes, Prades, Albi.

Lire à la 2^e page
ASSEZ DE MANIFESTATIONS

Lire à la 4^e page
SILHOUETTE DE
Marguerite DUPRÉ
CONSEILS AU GOUVERNEMENT

UN HÉROS

Un jour, son frère était venu, il lui avait dit : « Je veux tuer l'amant de ma femme ; une fantaisie qui me passe par la tête. Tu en es ? » L'autre avait répondu : « J'en suis ! » Du reste, la scène devait se passer à Chatou. C'était une partie de campagne. Chatou est un charmant pays, de cette banlieue parisienne, pleine, chaque dimanche ensoleillé, d'éclats de rire et de doux propos.

Les deux frères et la femme s'étaient réunis — après un repas de première communion. Ils s'étaient entendus pour l'exécution de la chose. Très simplement, sans phrase. Voilà : on prendrait du plomb, on le jeterait à l'eau, du haut du pont, là-bas, en pleine nuit. La femme du mari, la maîtresse de l'amant émettait son avis, en commerçant qui a un intérêt dans les affaires. On fait comme c'est convenu. La chère mignonne conduit la victime avec des serments de mains qui promettent. Il tend ses lèvres, avide d'une caresse. Il a la sensation rapide d'un baiser et, au même instant, il voit, à la lueur d'une allumette, le mari de cette femme dont il vient d'effleurer la bouche. Elle le conduit vers cet homme et cet homme va le tuer, aussi, l'ignoble femme joue la comédie de l'amour jusqu'au dernier acte de cet épouvantable drame de l'adultère.

Et le frère, complice, fait le guet dans la rue. Il sait qu'on tue un homme avec des raffinements inouïs : il surveille les abords de la maison dans la petite rue tranquille. Il entend un cri : le bruit d'un corps qui tombe ; alors il rentre sans se presser : il y a de l'ouvrage pour lui, maintenant ; le plus gros est fait.

La chaste épouse dépouille son amant de ses habits, et, sans un frisson, devant ce cadavre, dont les bras l'ont entourée certaines nuits voluptueuses ; elle a des sars canailles. Le frère s'approche et enroule ce corps dans le plomb.

Il a calculé, lui, ouvrier de la partie, que ce plomb l'empêcherait de surnager. Il travaille avec courage.

Ces trois misérables forment un hideux trio.

On met le bonhomme dans une petite voiture. Arrivé au pont, on le jette à l'eau. Le frère se brûle les mains ; sa belle-sœur le console. Il faudra soigner ça : c'est dangereux, une brûlure. Elle est très sensible, cette petite femme-là !

Les deux drôles et la drôlesse, le crime accompli, s'occupent sans remords ; on les voit aux courses, partout où l'on s'étourdit, heureux de vivre sans le scrupule d'avoir tué.

La justice a condamné le mari et la femme ; elle a acquitté le frère. Lucien Fenayrou est un honnête homme.

Jamais verdict n'a semblé plus étrange. Aider à tuer un pharmacien, ce n'est rien ; une distraction tout au plus. Lucien a aidé son frère : c'est un brave cœur. Il n'a pas voulu laisser tout l'embarras à son ami ! Il a voulu avoir sa part de tracas.

S'il s'était agi d'une chose coupable, il aurait refusé, mais il ne fallait qu'assassiner un homme, c'est tout naturel. Du moins ça a été l'avis des juges, ce doit être le nôtre.

Désormais, le rôle de complice pourra se jouer sans danger. Tropmann espérait entendre les jurés en disant : « Ce n'est pas moi, c'est mon complice ! » Un imbécile, ce monsieur, le complice ne compte pas. Il donne un petit coup de main gratuit ; ça

vaut un dîner quand le coup est fait. La justice ne s'occupe pas de ce détail. Ainsi, quand la bonne a besoin de cirer son appartement, elle prend un frotteur qui l'aide. Madame ne s'inquiète pas d'où vient que le parquet reluit. Les juges sont dans le même cas.

Monsieur Lucien Fenayrou, ouvrier tabletier — en dehors des jours où il assassine — n'est qu'un comparse. La Cour d'assises, comme les grands critiques, n'a de citation que pour les premiers rôles.

On disait, l'autre jour, que M. Arthur Meyer, directeur du musée Grévin, avait songé à engager ce brave garçon de Lucien pour faire le boniment auprès du cadavre du Peq. L'idée est heureuse. La foule serait avide d'entendre un « bonisseur » de cette espèce. J'entends d'ici son petit discours :

« Mesdames, messieurs, ceci est le cadavre de l'amant de ma belle-sœur. C'est moi-même qui ai eu l'honneur de l'entourer de plomb et de le jeter dans l'eau du haut d'un pont.

« Remarquez avec quel soin cette jambe est repliée et combien j'ai eu de peine pour maintenir les membres dans cette position difficile. Au moment où je la ficelais d'une si étrange manière, il gigotait encore. J'aurais peut-être abandonné l'ouvrage si ma charmante belle-sœur et mon doux beau-frère ne m'avaient excité du regard. Mesdames et messieurs, à votre service ! »

Paris, la France, le monde aurait voulu entendre ce récit de la bouche d'un acteur de la scène. C'était la fortune du musée Grévin.

Malheureusement, Lucien, n'a pas accepté. M. Arthur Meyer comptait qu'il serait sans travail à sa sortie de prison. Il se disait qu'on n'occupe pas un tel homme et qu'il lui faudrait aller bien loin pour trouver de la besogne — on n'a pas tous les jours un crime à commettre. Pas du tout. Lucien va travailler. Son patron lui a fait dire qu'il y avait pour lui, une place à l'atelier, un si honnête garçon. Il continuera à sculpter des petits objets charmants en ivoire, tandis que, là-bas, son frère, Marin, sculptera des noix de coco.

Qu'on donne de l'ouvrage à ce malheureux qui a des enfants : c'est bien. Il faut qu'ils vivent, les innocents. Le patron en agissant ainsi, a prouvé qu'il était l'ennemi des préjugés imbéciles. Mais où l'odieuse commence, c'est dans les démonstrations dont ce misérable est l'objet.

Comment ! on fête son acquittement !

Les camarades d'atelier sont venus en grande pompe : ils ont offert chacun quelque chose, on a serré la main de l'absent, on l'a félicité. On lui aurait offert un banquet, si on l'avait osé. Lucien est un héros. Le premier venu ne serait pas capable de se prêter à des besognes aussi lugubres. Il y a de ces gens qui ont de la répugnance pour commettre un crime. Des poules mouillées qui ne flancheraient pas un homme à l'eau. Lucien, lui, n'a pas eu peur ; il a osé bravement entortiller un homme mort dans du plomb et plus bravement encore le jeter dans la Seine. C'est un gaillard qui a du cœur à l'ouvrage.

Qu'est-ce qui a besoin d'un aide pour assassiner ? Lucien Fenayrou est disponible. La cour d'assises le rend à la liberté. Il est au service des maris de bonne volonté qui éprouvent le besoin — après dix ans de tolérance — de percer le cœur de l'amant de leurs femmes.

M. Lucien se fera faire sans doute des cartes de visite. Je lui conseille de les rédiger ainsi :

LUCIEN FENAYROU

Ouvrier Tabletier

Artiste en guet-apens

PARIS-CHATOU.

Lapommeraye avait un frère comme Fenayrou (Marin), le misérable avait commis un crime moins barbare que celui du pharmacien. Il monta sur l'échafaud ; son frère s'exila. Il revint d'exil sous un faux nom. Il travailla en homme de cœur, dur à la peine, intelligent, probe, zélé. Son patron parlait de lui avec enthousiasme. Un jour, un client le reconnut. Le patron ne voulut pas garder chez lui le frère du guillotiné. Il le chassa.

Le malheureux erra toute la nuit sur le pavé de la ville inhospitalière. Enfin, découragé, las, épuisé, il se tua : poursuivi par la honte d'un crime qui n'était pas le sien.

Les temps sont changés. Lucien Fenayrou n'est pas seulement le frère de l'assassin de Chatou, il est son complice. Il s'est prêté à la plus sanglante tâche qu'il soit possible de rêver. Ce qu'il a fait épouvante. Et, non seulement les juges l'acquittent, mais l'opinion publique l'acquitte aussi. Tandis qu'elle avait torturé le frère de Lapommeraye, un brave homme ; elle acclame le frère de Fenayrou, un misérable. Elle lui fait un piédestal de sa lâcheté.

Le premier n'avait trouvé que des patrons qui le chassaient, quoique innocent, et le second trouve des ateliers qui l'invitent, quoique coupable, ou peut-être parce qu'il est coupable.

L'idée de clémence a-t-elle fait son chemin ? Non. Mais des gens qui ont pris leur sensibilité pour de la sensibilité ont applaudi ce mari, capable de tolérer les adultères de sa femme pendant les assises, et pris, soudain, d'une rage folle de tuer, ils ont cru voir un Othello moderne dans ce triste Sganarelle. Comme si la vengeance pour être noble ne devait pas être prompt. Et Lucien aurait été l'instrument servile de ce frère qu'il adorait.

Il a tué par bonté. C'est une famille d'agneaux — cette famille d'assassins. Pauvre Lapommeraye, au lieu d'avoir blâmé son frère, le criminel, que ne l'as-tu aidé ? Tu aurais aujourd'hui, quelque part, une statue, au pied de laquelle viendraient pleurer les bonnes âmes sensibles — des ateliers de tabletterie, tous les fabricants de dominos du Faubourg-Saint-Martin.

Lucien Fenayrou est un héros ? quand la canonisation de Lucien Fenayrou ? un homme si bon mérite l'aurore du saint — une aurore qui aura du sang.

Ces dénominations sont maladroites. Il y a de ces sentiments qu'on doit refouler au fond du cœur — ce coin dégoûtant où les passions ressemblent à de l'ordure.

Il faut habituer les niais sanglants de la trempe de M. Lucien à comprendre que la vie humaine est une chose sacrée ; qu'un guet-apens est une lâcheté.

Les braves qu'on prodigue à cet assassin Jocrisse sont inconvenants. Il fallait, par pitié pour ses petits et pour sa femme, faire le silence autour de ce drôle. On lui fait des ovations. Et quand ces pauvres bannis, étonnés de la sympathie qu'on manifeste à leur père, demandent pourquoi ; il y a bien quelqu'un pour leur répondre sans doute :

« Parce que c'est un meurtrier. »

Les pauvres bêtes ! combien la nuit autour de leur nom eût été plus salutaire. Il arrivera, un jour, ou, fatalement, on leur reprochera d'être les enfants d'un homme qui aura aidé à tuer horriblement un autre homme. Car cette foule qui a des bravos pour les coupables a souvent des sarcasmes pour les innocents.

DESCLAUZAS.

Stances

A Fanny JACKSON

Tout à tour on folle ou sage.
Avec un jeune, avec un vieux
Elle contracte Mariage
Et s'en acquitte de son mieux.

Le blond ou le brun... ce m'importe
Dit-elle : chacun son moment
Du reste pour ouvrir ma porte
Il faut patte d'or ou d'argent !...

On me reproche peu de foi
Mais vraiment ce serait dommage
Quand on est belle comme moi
Si l'on voulait demeurer sage !...

Ma hanche ronde ! mon œil noir
Mon épaule... ma jambe fine
Et les splendeurs de ma poitrine
Entrez... en payant on peut voir !...

Une met quand elle se pare
A son cou de beaux diamants,
C'est pour mentir à ses amants
La rivière qui les sépare !...

ELIACIN.

PETITS POULETS SAUCE GAILLETON

Le tohu-bohu gailletonnesque nous valait une avalanche de missives plus indignées les unes que les autres. Nous avons choisi celles qui nous paraissaient dignes d'être publiées.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur servir ce petit hors-d'œuvre.

Mon cher directeur,
L'affaire du Grand-Théâtre m'a plongé dans le désespoir le plus profond. Vous me comprendrez lorsque vous saurez que c'était samedi la sainte Ursule ; Ursule est le nom de ma belle-mère.

Or, en genre bien élevé, un bouquet à la main, j'allais porter un tas de souhaits hypocrites à celle qui sera l'amertume de toute ma vie, lorsque sur la place de la comédie je fus violemment appréhendé au corps par un gardien de la paix qui me reprocha de pousser des cris séditieux. Mon ébahissement fut immense ! J'eus beau protester, on me conduisit à la Permanence. J'ai passé la nuit au violon. Le lendemain matin, ma belle-maman m'annonça avec majesté qu'elle me confiait sa fille, prétendant que je n'étais qu'un odieux libertin.

— Allez, me dit-elle en me congédiant avec un geste dédaigneux ! allez offrir des bouquets aux filles de joie. Votre présence seule flétrirait le lis que j'ai en l'imprudence de vous confier. Dois-je me suicider, mon cher directeur ?

Jules BIDARD.

Monsieur d'Asco,
Ouvrez-moi votre gilet, j'ai beaucoup de larmes à y verser.

Ce que j'ai de la veine, c'est épatant. Je me fiche de la subvention comme de Jules César. Figurez-vous que je me ballade en grillant un colorado, samedi soir, songeant à la galbeuse sirène pour qui je disperse la fortune de papa, lorsque je fus soudainement renversé par des gens qui braillaient et des sergents de ville qui gambadaient comme des acrobates.

Quand je repris connaissance j'étais tout pied. Mon chapeau avait disparu. Le col de ma chemise était déchiré et mon plastron avait subi une dépression de 3 centimètres. Des bandes se tordaient en me voyant.

Je me relevai en rajustant mon monocle ; il était onze heures. Trop tard pour me présenter chez Pamela.

Jugez de ma fureur, avoir raté Pamela une brune insensée que moi boulotte 500 louis par mois. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

Espérant que vous ferez place à mes lamentations, je vous la serre.

Oscar de TARTENPOMME.

Master rédacteur,
J'ai promené moi tranquillement, admirant les jolies petites monuments de vô, et disposant moi à voir jour mon compatriote Philias Egg, mais les policiers de vô été very mal élevés. Ils ont défendu à moi d'entrer dans le théâtre. Je suis beaucoup furieux. Je vais trouver le consul, car moi pas comprendre pourquoi le policeman de vô avoir insulté un baronnet de la Angleterre.

À voir dit à moi que j'étais faire mal à monsieur Gayetone. Moi pas connaître ce gentleman, mais si lui venir, moi le boxer, by good !

Prény ma salutéchone.

Sir John SANDWICH, esq.

Ma vieille.

Mince ! ils sont rien bêtes, ici ! Pour une fois que je viens m'enrhumer dans votre sacré brouillard, ils me mettent à l'ombre.

Eh ben non, t'a beau dire dire, j'ai gobe ça celle-là, on est plus chic que ça sur le bou ! Mich.

Heureusement que c'est pas la première fois que je vais trouver Morphée au violon ; mais c'est égal, j'ai pas content. On ne nous la fais pas à l'osselle à nous.

Sans rancune, ton vieux copain,

Polyte VAUGIRARD.

Monsieur,
Il était tout neut ; c'était un bijou, un chef-d'œuvre ! On n'avait jamais vu son semblable, il m'avait coûté vingt francs ! J'étais tout fier de le porter. C'était mon premier tuyau de pôle. Mais ils me l'ont défoncé, les misérables, ils me l'ont brisé !

Pourquoi ? Je ne le sais.

M. Gailleton ne veut pas que je porte un chapeau noir. C'est infâme. Aussi je le maudis, ce M. Gailleton, bien que je ne le connaisse pas ! Dois-je partir pour ce monsieur-là, moi qui suis innocent ? Non, certainement, aussi je me vengerai ! Ma vengeance sera terrible et grotesque : Lorsque je le rencontrerai, je lui ravirai sa coiffure, dussé-je en perdre tous mes cheveux.

Si le ciel est juste, il entendra certainement ma plainte et gratifiera M. Gailleton d'un éternel coryza !

Tout à vous.

Jérôme DELACAILLE.

Monsieur,
Cordonnez de mon état, je suis poète à mes heures, permettez-moi de vous adresser cette orientale

Un jour Ali passait...
V. H.

Un jour Gailton passait devant le Grand-Théâtre, L'asphalte gémissait sous sa grosse noirceur. Les gais gailletons : subvention ! Lorsqu'un bon vieux chanteur de notre vieille Gaule Se dressa devant lui, lui tapa sur l'épaule Et lui tint cette allocution :

Gailton, toi qui fais hurler la populace,
Toi qui jamaïs, jamaïs ne pris garde à la casse,
O tes illustre Gailleton,
Tiens-toi bien, mon copain, la coupe est presque pleine,
Elle va déborder. Siècle-toi, reprends haleine,
Car tu vas gâter le bouillon !

Gailton avait, je crois, sous sa longue redingote Du sucre qui avait chuté chez un manigancier. Un bout de corde de bonheur.

Il lâcha le bonhomme et caressant sa barbe : « Les Suisses ont encore de bonnes halibardes, — dit-il, — aussi j'ai pas peur ! »

Cela n'est peut-être pas très correct, mais que voulez-vous, quand on fait des escarapins toute l'année on n'a pas la main aussi légère que François Coppée !

Tout à vous.

Victor Goso.

Vieux compains,
Moult nombreux sont les ans que le seigneur temps a fauché depuis qu'ai délaissé ma gent et joyeux plumé ; cependant que les siècles desvalaient en l'éternel sablier, bien s'est changé le langage de notre Gaule. Cettuy ci entendrez bien pourtant qui est celui de Gargantua, c'est pourquoi j'entreprends de vous écrire et vous boute cette missive, cependant que maître Villon l'escollier, d'esbaudissant mémoire. déambule en paradis devant galamment avec sa mie.

Que diable est-ce cy ?

Qu'est doncques ce messire Gailleton, marchand de soupe, esgousseur de fèves, qui cuido truffer les bons Lugduniens et leur faire prendre vessies pour lanternes de Venise ? Onc n'en avois eul parler.

Vrayement main est ce bourgmestre qui boit hanaps de champagne et se gaudit gorgefamement emmy ses treize compains pendant que le pauvre peuple resclame quelques coqs pour son théâtre.

Pense-t-il en sa haute sapience que vous contenterez de baragouinages et vous lairez à tir votre ben Méphistophélès et votre diable Robert ? Enfermez sabrez, escorcez, cris

messire Gailleton à ses cheualcheurs ! Et les soldats du guet tirent du fourrel leurs grandes espées.

Foi de Tourangeau m'esclaffera fort si le feu de St-Antoine arde ce mauvais plaisan que voudrois voir emmy la marmelade ? Deboutez-le et bien verrez ce qu'advientra que messire Faust vous fera ouïr sa tant douce voix. Haste ! mes amis. Cettuy jour vous esbaudirez de maître Gailleton, le vendeur de lescheffrites, et de ses archers et de ses escopettes, et humerez encore quelques piots de septembrale porce pour ce que le peuple lyonnais sera en grande liesse !

François RABELAIS.

Pour mayonnaise conforme,

L. D'ASCO.

LA
GRANDE COMPLAINTÉ

SUR
Les Infortunes DES TREIZE

Ecoutez, peuple de France,
Et puis de Brindas aussi,
Le très larmoyant récit,
Vraiment récit d'circonstance
Que l'on entend chaque soir,
A l'Opéra, sur l'ivoir !

Lyon possède un bon maire
Ce bon monsieur Gailleton ;
Tant il est un maître bon,
Un maître qui est une mère,
Mais il n'pris pas le talent
De Meyer, leur ou Beethoven.

C'est malheureux, car les gones
S'amuseut toutes les nuits,
Pour avoier ses ennemis,
Sans flûtes et sans trombones,
A lui jouer certains airs
Qui le mettent à l'envers.

Tout ça par qu'un jour les Treize —
Nombre bien fatal — tremblent !
Se sont gaiment assemblés,
Et, tous treize, très à l'aise,
Ont supprimé, nom d'un rat,
La subvention d'Opéra.

Ils ont dit : « Le peuple est bête,
C'est un stupide nigaud,
Jouons-lui Madame Angot,
C'est plus gai que le Prophète.
Un orchestre de mirliton
Maintenant donnera l'on. »

Alors, sur l'illustre scène,
Abr du grand air savant,
On vit des belles levant
Leur pied dans un geste obscène,
Car un beau mollet bien pris
Remplace un morceau de prix.

Puis des pièces grassouillettes,
Min's d'or pour les directeurs,
Où les bêt's font les acteurs,
Où les acteurs font les bêtes,
Où le clou — très esbrouffant,
Est un énorme éléphant.

Je crois vraiment qu'on se moque !
Eh ! pasalambler ! nous voulons
Non les phitistiques flon-flons,
Dont le seul écho nous choque,
Mais la page en sol, en do
D'un Mozart ou d'un Gounod.

Monsieur Gailleton, le maître,
Et ses treize vaillants preux,
Seront-ils assez heureux
D'écouter le populaire ?
Qui pour qu'on entend ses raisons
Prend les clefs de ses maisons.

Et lorsque nos doux édales
Auront réparé l'erreur,
Fait en un jour de malheur,
Qu'ils se c'oyent très habiles,
Le peuple lyonnais criera :
Vive le viell opéra !

On portera en triomphe
Les Treize, et, peut-être aussi,
Ce bon maître sans souci
(Mais j'ai pas de rime à omphre).
On accablera Chéron,
Joséphine et leur patron.

Du moins, l'ili qui critique
Au poulailler pour dix sous,
Sans rien mettre sens d'ssus à s'sous,
Pourra jouir de la mustique
Et dire en faisant de l'épat
— Tu sais tout d'même c'est rien balt'.

A. DE LATOUR.

SUPPRIMEZ L'ASSOMMOIR

La dynamite devient l'arme du jour. On fait des joujoux à la dynamite, et bientôt les bombes que l'on servira aux desserts des grands dîners seront en crème explosible.

Une explosion vient d'avoir lieu à l'Assommoir. Bagatelle ! Dix personnes seulement ont été blessées. C'est un rien. Tout un peuple aurait pu trouver la mort sous les débris du Théâtre-Bellecour. La présence de ce cabaret nocturne est un péril pour les spectateurs. La rupture d'un tuyau de gaz, une étincelle peut amener une catastrophe. Nous sommes étonnés que l'on tolère l'Assommoir durant la saison théâtrale de Bellecour.

Des farceurs ou des malfaiteurs se sont amusés avec des bombes, dix personnes ont été atteintes par des morceaux de marbre.

M. Klemgen et M. Bouvard sont au nombre des victimes. Ce fait est un avertissement. Nous espérons que les portes de l'Assommoir ne tarderont pas à se fermer par ordre supérieur. Nous sommes fort heureux de constater qu'aucun rédacteur du *Lyonnais* n'a été atteint dans la nuit de dimanche.

Nous réclamons donc la fermeture de l'Assommoir au point de vue de la sécurité publique.

B. L.

Noire ami et collaborateur Kari Munte a oublié dans quelque boudoir enivrant, le jour de sa poésie hebdomadaire.

Il a promis de ne plus recommencer, notre ami Eliacin le remplace cette fois — et d'une très gracieuse façon.

LES CHEVAU-LÉGERS

DE M. LE MAIRE

A l'Eléphant du « Tour du Monde »

L'éléphant du Grand-Théâtre est dans la consternation. Cet intéressant pachyderme, qui n'a jamais goûté les bifecks municipaux, s'étonne des clameurs qui l'accablent tous les soirs. L'éléphant du *Tour du Monde* ne connaît pas M. Gailleton, aussi ne comprend-il pas les cris qui se font entendre lorsqu'il paraît. Il a protesté, lui aussi, protesté à coups de trompe. Il aime à beaucoup mieux courir les forêts, grignoter des cannes à sucre, ou, tout au moins, se prélasser sur la pelouse vert-pomme d'un jardin zoologique quelconque, que de venir se faire huer sur une scène que devraient fouler les cothurnes de *Robert-le-Diable*. Tu t'étonnes et tu t'indignes, mon pauvre petit éléphant, tu as raison. Figures-toi qu'ils nous ont ravi notre opéra. Puisque tu le maudis dans ta loge, samedi soir, je vais te narrer la chose tout au long.

La salle était comble jusqu'au poulailler. De toutes parts on était venu de la Guillotière, de la Croix-Rousse, de Vaise et de Saint-Georges. Subvention ! a-t-on crié dès la première minute, car, tu dois le savoir, ce n'est que la subvention qu'on réclame. Deux fois le rideau s'est levé, mais deux fois aussi on a dû le baisser ; le charivari était indescriptible.

Les sergents de ville, en escouades serrées, faisaient le guet. Des essais d'agents, en bourgeois, bourdonnaient dans la salle, épiant les moindres mouvements des spectateurs, écoutant leurs conversations, prenant des notes sur leurs tablettes. Chaque citoyen avait son garde du corps. C'était terrible. Un frisson de rage secouait la multitude. Les plus pacifiques se sentaient pris d'une furieuse envie de crier : le Français n'aime pas qu'on le moucharde.

Après une petite symphonie en trépiénements majeurs, le tumulte s'accrut. Le commissaire de service fit alors évacuer les quatrièmes. La sortie s'opéra sans encombre. Il eût été inutile de résister à une pareille attitude, car on eût eu à déplorer la chute de plusieurs spectateurs.

Le public des quatrièmes venait à peine de se répandre sur la place de la Comédie, qu'une compagnie de sergents de ville se mit en devoir de faire l'assaut du parterre. La chose n'était guère facile. Les assésés se défendaient avec un stoïcisme rare. Le nombre des chapeaux défoncés et des redingotes déchirées en cette mémorable soirée, est incalculable.

A bas Gailleton ! Subvention ! criaient-ils au dehors. La maréchaussée, bayonnette au canon, refoulait les manifestants avec brutalité. Les cheuau-légiers de M. le maire faisaient rage. De leur côté, les sergents du guet empoignaient les promeneurs au collet et les conduisaient au poste, en dépit de leurs protestations.

La place de la Comédie présentait l'aspect le plus sinistre. Le cliquetis des armes, les éclairs des sabres et des bayonnettes, le pas sonore des cheuau, résonnant sur le pavé, donnaient un caractère des plus lugubres à la scène.

</

Les manifestants criaient de toute la force de leurs pommus : A bas la maréchaussée ! et chantaient Gailliton sur l'air du *Beau Nicolas*.

Des bourgeois fort paisibles étaient renversés par les alguazils ; quelques-uns furent blessés. Une pauvre vieille fut brutalement jetée contre la devanture d'un magasin. Un monsieur, qui fumait son cigare, reçut un coup de bayonnette dans son pantalon ; il eût pu avoir la cuisse traversée.

Les cheval-légers caracolèrent sur les trottoirs, seuls refuges du public. Soudain un grand bruit se fit entendre : il n'y avait pas assez de gendarmes pour brutalement fouler la foule, on avait commandé un escadron de cuirassiers. La panique fut immense, les cuirassiers avaient ordre de marcher, ils marchaient ! un maréchal-de-logis faillit renverser l'un de ses amis qui se promenait sans songer à mal.

Tout à coup une houle formidable monta vers le ciel. Enlevez-le ! enlevez-le ! clamaient la foule indignée. Un commandant de gendarmerie venait de faire son entrée sous le drapeau du café Matossi. Cet homme d'armes avait sans doute entendu parler du jeune Louis XIV, qui pénétra tout botté dans le Parlement. La force, c'est moi ! semblait-il dire. Malheureusement les consommateurs ne paraissent pas être de son avis. Vingt carafes se levèrent : si vous faites un pas de plus, nous vous assomons, cria-t-on.

Le cavalier fantaisiste n'eut que le temps de s'esquiver.

Et toujours les arrestations continuaient. Pauvre petit éléphant, tu eusses bramé de pitié en voyant des hommes se conduire d'aussi burlesque façon ! Les lois doivent être plus justes dans l'austère République des éléphants.

La brutalité fut à son apogée lorsqu'il s'agit d'expulser le parterre. Ce fut une véritable chasse à travers les fauteuils d'orchestre ; les gardiens et les agents déployèrent une agilité extraordinaire ; c'étaient des sauts périlleux, des escalades à n'en plus finir.

On eut cru assister à une séance d'acrobatie fantastique.

Un grand nombre de manifestants se réfugièrent dans l'enceinte réservée à l'orchestre. La grosse caisse fut alors de la partie ; jamais concert plus tintamarresque n'avait fait résonner les voûtes du Grand-Théâtre !

A bas Gailliton criaient un jeune homme en faisant mugir le monstre musical : Cinq ou six agents se jetèrent sur lui et l'entraînèrent brutalement hors de la salle.

Le rideau de fer fut baissé ! un groupe entonna alors l'éternelle scie des cafés-concerts.

Il n'a pas d'apropos
Ça va bien quand il fait beau...

Au bout d'une demi-heure la représentation put être continuée. Le public entonna alors le raptaplan des *Huqueuols* que suivirent la *Ballade du Cantonier* et du chœur des soldats de *Faust*.

Puis un calme apparent succéda au brouhaha, et les quolibets s'entrechoirèrent.

Un cri unanime accueillit l'entrée des membres de l'Excentric-Club.

C'est le conseil municipal ! cherche Gailliton ! cherchez M. le Maire !

Un tift s'écrit à l'adresse du détective Fix : « Est-ce que tu viens là pour nous moucharder toi ? »

Un éclat de rire général accueille cette question.

Philéas Fog ayant parlé de son immense fortune.

— Donnez-nous une subvention sur vos deux millions, crie un monsieur des quatrièmes.

Un peu plus loin, un jeune homme interpellant Passé-Partout et Philéas :

Ces messieurs sont touristes dit-il ; si ces messieurs veulent, j'y vas leur faire visiter le monument de la place de la République.

C'est une des dix-neuf merveilles du monde. Ça nous coûte trente mille balles !

Philéas-Fog ne peut réprimer un sourire.

Passépartout s'effaie en consultant son gigantesque chronomètre.

Bientôt, on réclame le retour des expulsés des quatrièmes, lorsqu'une voix se fait entendre.

On charge la foule sur la Place de la Comédie ! Chacun quitte sa place, on s'empressant aux fenêtres du foyer, le fait est vrai.

Mais aussitôt les gardiens de la Paix interviennent. « Vous êtes venus ici pour voir jouer le *Tour du monde* et non pour voir jouer les cheval-légers de M. le Maire dit un brigadier.

Tu sais maintenant pourquoi l'on t'accueille à coups de sifflets, pauvre petit éléphant. Toi qui viens du pays des sauvages, de l'Afrique équatoriale, toi qui es l'honneur de recevoir une balle de la carabine de M. Stanley tu dois voir qu'il y a des Caraïbes tout partout.

La civilisation n'est encore qu'un tout petit bébé dans notre pays, on sabre les citoyens qui jouent du tam-tam, comme s'il n'était pas permis à tout le monde de dire haut sa façon de penser !

Si le peuple Lyonnais aime mieux entendre le grand air de la *Jeune* que s'endormir aux accents soporifiques du *God save Gailliton*, n'a-t-il pas le droit de le dire ? On a donné quelques sérénades à M. Gailliton dimanche soir malgré la pluie qui tombait en abondance !

Il faut que ce monsieur-là apprenne que jamais nous ne prendrons — quoi qu'il fasse — les orgues de barbarie pour des pianos de la maison Pleyel !

DAUBRUCK.

ÉDITION PARISIENNE

La *Bavarde* avait huit éditions ; elle en aura neuf. La neuvième sera pour Paris.

Le journal du demi-monde avait hâte de voir la capitale, comme nous disons, nous autres provinciaux. Quand on s'adresse à qui s'amuse, on s'adresse à Paris, la ville du plaisir par excellence.

Il y a matière à glaner, là du moins. Les folles y sont en légion. Elles ont des noms, presque des titres. Elles portent des couronnes ramassées capricieusement, parfois dans des couches royales, plus réines que les reines.

C'est vraiment un monde étrange que ce demi-monde, curieux à analyser. C'est la verrue du corps social, mais une verrue qui est presque un grain de beauté, artistement glacée, faite pour mettre en relief, comme ces mouches que les dames du Grand-Siècle piquaient, des mains mignonnes, avec

une pierre infernale, dans la blancheur rosée des chairs, tout près, très près d'endroits mystérieux. Le demi-monde est, nous le répétons, la verrue du corps social qui fait qu'on doute, mais qui fait qu'on se pame.

A Paris nous le verrons, dans son triomphe et dans son abjection, insolent et grotesque, régence et voyou, selon qu'il tient l'éventail au bord d'une loge, à l'Opéra, ou le bock demandé au fond d'une vacherie de la rive-gauche.

Gentils minois qui défilèrent agréablement sous nos plumes.

E. Desclauzas restera à Paris, dirigeant le travail délicat de la centralisation des documents. Il s'ajoutera des noms connus et des noms aimés ; ces jeunes qui semblent à des vieux, tant leur renommée est faite depuis longtemps. La place est ouverte à tous ceux qui ont quelque chose dans le ventre, ce qui veut dire quelque chose dans le cœur.

N'allez pas croire, au moins, que ceci soit un programme ; c'est un avis. Un journal doit à ses lecteurs le récit de ses joies et de ses peines. La *Bavarde* entre à Paris, lecteur, c'est sa joie, elle te le dit.

LA RÉDACTION.

ÉCHOS DE LA PROVINCE

Cette

Margot, qui, ainsi que nous l'annoncions, vient de quitter sa maison garnie, se serait-elle convertie.

Voulant dit-elle gagner honnêtement sa vie, elle aurait loué un bureau de tabac. Tant il est vrai que dans sa vieillesse le diable se fit ermite.

Que peut donc aller faire tous les soirs à la gare, la grosse Antonia ?

Serait-elle délaissée au point d'aller chercher chez les étrangers, ce que ne veulent pas lui donner ses amis ?

Pauvre femme ! poser si longtemps pour le sérieux et en être réduite à cela, elle, qui paraît-il aurait eu tant de succès dans sa jeunesse.

Elle a beau maintenant étaler de splendides toilettes, vieux restes de son ancienne opulence, ça ne prend pas.

Où donc est le temps où elle s'appela Ernest dans l'intimité !

Marie Abadie que tout le monde connaît ci, à cause des nombreux scandales qu'elle y a occasionnés et dont le départ n'est dû qu'à une ténébreuse affaire dont personne n'a connu le dernier mot semblerait vouloir de nouveau s'implanter dans notre ville.

En effet, nous la voyons depuis quelques jours, courir les trottoirs en compagnie de son amie Rose une des nombreuses pensionnaires de Justine de Montpellier.

Ces deux cascadeuses auxquelles personne ne prenait garde, viennent chacune de s'affubler d'une fausse perruque blonde, afin d'attirer les regards des passants qui ne se laissent pas séduire par les coiffures qu'elles lançaient à chacun d'eux.

Il paraîtrait que leur truc aurait réussi car nous les avons vues hier en compagnie de deux de nos élégants.

L'on dit même que Rose a déjà un professeur d'équitation afin de pouvoir à l'occasion accompagner dans ses nombreuses excursions, son amant qui est un sportman de plus à la mode.

Quant à Marie elle se serait mise à étudier son droit afin de pouvoir aider de ses lumières celui qui l'a choisie et qui serait dit-on un jeune avocat de notre ville.

Décidément c'est un changement à vue ; Blanche que l'on voit un jour avec l'un, se trouve le lendemain avec un autre et cela depuis assez longtemps déjà.

Il n'y en a donc aucun qui lui plaise ? Où bien aime-t-elle le changement ?

Nous croyons que ce sont les louis qu'elle doit préférer.

Allons ! un peu plus de retenue, sinon, gare à la *Bavarde* !

THÉÂTRE

Grâce à la bonne troupe que nous possédons cette année, notre salle de spectacle ne désemplit pas depuis le commencement de la saison.

Esprons que nous n'aurons aucun reproche à adresser à notre directeur qui a fait jusqu'à présent son possible pour contenter le public.

Cette semaine nous aurons dans les *Mousquetaires de la Reine*, les débuts de Mlle Thibaut, tre dugazon.

On dit beaucoup de bien de cette artiste.

TOMBA DÉ BOÏ.

Le Havre

L'ALCAZAR ET LE GRAND-THÉÂTRE
Vous êtes scandalisés de ce côté-à-côté égalitaire que j'établis entre l'Alcazar et le Grand-Théâtre ?

Vous avez bien raison, allez ! Moi aussi j'en rougis ; et plus que vous encore !

J'ai la prétention d'être un très-humble, mais très dévot admirateur des œuvres vraiment littéraires et musicales ; je ne saurais pas l'art dramatique sur l'autel de la chansonnette ; et j'espère bien que jamais le Théâtre n'abiquera devant le Café-Concert.

Si donc ceci paraît presque tuer cela, la faute n'en est pas à moi, mais bien à une direction qui dégringole, quatre à quatre, les échelons de la décadence, et qui d'économie en lésinerie, arrive à ravalier les planches à l'intime dignité de tréteaux-fournis. Et vous aussi, public, vous avez à en faire votre *mea culpa*, vous qui assistez les bras croisés, à cet effondrement de votre première scène.

Les médiocrités que vous y tolérez, ne forment même pas un assortiment complet.

Plus d'un emploi reste sans interprète. Jusqu'ici vous n'avez pas de grand premier rôle : ce n'est pas M. Leroy qui vous en tiendra lieu. *Don César de Bazan* et *La Closerie des Genêts* ne vous ont fait voir en lui, à force de bafouillage, qu'un échappé de quelque institution de bégues.

Toute la semaine précédente, vous avez été servis de spectacle, parce que *Le Jour et la Nuit* s'éternisait sur l'affiche, et *Madame Favart*, où vous avez laissé paraître Mlle Cordier, sans exiger que cette pièce

lui comptât pour début, *Madame Favart* n'est venue que mardi, trop tard pour qu'il puisse en être rendu compte dans le présent numéro.

Eh bien ! puisque le Grand-Théâtre vous laisse tant de loisir, allez un peu à l'Alcazar, voyez *Les Casseurs de Cocagne*, et dites-moi si cette petite opérette en un acte n'est pas autrement troussée que les grandes machines montées cabin-cabin par Ch. Stainville ? Connaissez-vous dans la troupe deux bas-comiques capables de dessiner, comme MM. Mallaivre et Chailion, les figures plaisantes de Cornuchet et l'Evelillé ? Je suis si peu un familier de l'endroit, que je ne me souviens même plus des noms des artistes (sauf Mlle Saint-Ange très-crâne en travestis).

Mais, ce qui importe, c'est l'ensemble de l'interprétation, la gaieté communicative des effets obtenus individuellement, la sûreté des chœurs ou toutes les voix, de vraies voix, donnent à qui mieux mieux, et le bon goût d'une mise en scène irréprochable. Rien qui cloche, rien qui accroche : les yeux trouvent là leur compte comme les oreilles.

Vous donc, qui aimez le théâtre, soyez sûrs que si vous n'y mettez bon ordre, l'art dramatique, mis en déroute par M. Stainville, n'aura bientôt plus de refuge qu'à l'Alcazar. Cela ne doit pas être. Que cet établissement élève son niveau artistique, rien de mieux ; j'y applaudis de toutes mes forces. Mais il n'en faut pas moins maintenir le rang de votre Grand-Théâtre qui est à vous, bien à vous.

Un propriétaire-t-il, oui ou non, le droit de commander chez lui ?

— Oui, n'est-ce pas ?
Eh bien ! j'avrais, parlez haut et ferme. Les Lyonnais vos frères, ont bien su se faire entendre.

Is aiment leur Théâtre, eux, et ils savent le défendre envers et contre tous. Ils démolissent un maire comme on met un valet à la porte.

Aimez votre Théâtre aussi. Ne le laissez pas s'encrasser aux mains d'un M. Stainville quelconque. Il n'est que votre domestique, le Directeur : payez-le en bonne monnaie, mais que diable ! pour votre argent, faites-vous servir !

PANGLOSS.

P. S. — Au Grand-Théâtre, engagement de Mademoiselle Falchieri, 1^{re} chanteuse. — A l'Alcazar, le célèbre Holm, l'homme canon, et Danguy l'éminent professeur dont les tableaux font merveille.

MON CARNET

CASINO-CLUB. — MARIE-CHRISTINE

Nous voyons avec plaisir que le casino semble disposé à ouvrir ses portes, cet hiver.

Dimanche dernier, le bal d'enfants a obtenu un succès complet. Nul doute qu'il en soit toujours ainsi.

Un autre attrait très puissant suffira, s'il est conservé, au maintien de la vogue. Nous voulons parler du jeu des petits chevaux qui réunit de nombreux amateurs.

Délaissions le parc pour les salons, en attendant que le soleil nous convie de nouveau à de sentimentales promenades dans les allées mystérieuses.

SOCIÉTÉ LA CÉCILIENNE

La société rappelle à ses membres honoraires et aux familles des sociétaires que le bal annuel qu'elle se propose de leur offrir aura lieu dans les salons de l'Elysée, le 11 novembre prochain, à neuf heures et demie du soir.

Les parents et amis des sociétaires sont priés de bien vouloir retirer leurs cartes d'entrée au siège de la société, rue Naude, 3, les mardis et vendredis, de 8 à 9 heures du soir, et le dimanche, de 10 heures à midi.

Le lendemain dimanche, 19 novembre, à 2 heures précises, bal d'enfants avec tombola autorisée par arrêté préfectoral au bénéfice de la caisse de secours.

L'entrée du bal d'enfants est fixée à 1 franc.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE, ANCIENNE ET MODERNE

M. Allary, chef d'orchestre à Frascati, vient d'avoir l'heureuse pensée d'organiser cet hiver des concerts populaires de musique, avec le concours d'un artiste avantageusement connu au théâtre. M. Gagne.

Nos meilleurs vœux accompagnent les organisateurs.

Ces concerts auront lieu à la salle St-Cécile, tous les quinze jours. L'orchestre se composera de 45 musiciens, et les œuvres les plus célèbres des maîtres anciens et modernes seront exécutées.

Le prix des places est ainsi fixé : 3 fr., 2 fr., 1 fr. et 50 c. — Abonnement pour six concerts : 15 fr.

Billets chez M. Emile Cousin, place de l'Hôtel-de-Ville.

Le premier concert sera donné le dimanche 12 novembre.

CIRQUE BAZOLA

Alors que toutes les barriques foraines se sont dirigées vers Rouen, le cirque Bazola reste parmi nous quelques semaines encore.

M. Bazola père a eu la bonne pensée d'organiser, le vendredi 20 octobre, une grande représentation au bénéfice de la caisse des sauveteurs de la ville du Havre.

Le succès a été complet. On a particulièrement applaudi Mmes Chiarini et Annette Lecchi, deux habiles et gracieuses écuyères.

Les frères Lecchi, gymnasiarques d'une force incomparable, ont été rappelés 3 fois après l'exercice de la double barre fixe.

L'homme-gomme a eu, lui aussi, sa part de bravos, ainsi qu'un équilibriste remarquable, l'indien Saïd Benni.

Miss Alla, sa compagne, n'a pas été moins chaleureusement accueillie.

M. Tosi, un violoniste burlesque bien amusant, fait merveille, et l'épéciste, le cheval caoutchouc, présenté par M. Bazola père, a excité l'enthousiasme des spectateurs.

Le produit net de cette soirée exceptionnelle s'est élevé au chiffre respectable de 1100 francs, versés à la caisse de secours des sauveteurs.

C'est un résultat qui fait le plus grand honneur à la direction du cirque Bazola. Double-Croches.

POTINS DU QUART DE MONDE

Hélène de l'Espérance va bientôt faire flamber les cierges de l'hyménée.

Dénouons à ce sujet une petite conspiration. Pour le jour de ses noces chacun de ses amants doit lui envoyer un bouquet de fleurs d'orange, tout comme dans *Madelon*, le spirituel roman d'Ed. About.

Gageons pour cinquante kilogs. de fleurs d'orange.

La grosse Eugénie X. conserve toujours son financier, un homme précieux qui casse de la belle façon et se contente en revanche de flirter, par correspondance.

Ninie reçoit de temps en temps une missive sentimentale qui se termine ainsi :

« Ma chérie, j'ai préparé mes lignes, je vais taquiner les goudons de l'Oise »
— C'est un peu moins poétique que dans *Ruy Blas* où l'on dit : « Madame ! il fait grand vent, et j'ai tué six lousps. »

Puis Nanan — car il s'appelle Nanan — continue : « Sois bien gentille, bien sage, je t'envoie toute mon âme... la ! ! »

Naturellement il y a un beau mandat-poste.

Pendant ce temps là Ninie elle aussi « taquaine des goudons » en compagnie de ses petits amants de cœur qui lui envoient toute leur âme... la ! ! mais avec eux cela se passe d'un peu plus près.

Eh bien ce bon Nanan ne s'en est jamais douté, mais il a tant de chance quand il joue à la manille.

(à suivre)

M. DE VINÉQUY.

LA CÉCILIENNE

Vient d'inaugurer samedi dernier, une série de concerts intimes dans son charmant local de la rue Naude.

Les honneurs de la soirée reviennent à M. Pollain, comique-amateur ; vient ensuite M. Siméon, débutant dans le même genre, auquel nous recommandons un peu moins de sans-gêne sur la scène pendant l'exécution des ritournelles sur le piano.

M. Gilles est un Benoit parfait.

M. Gauthier et Mérienne manquent d'aplomb, cela leur viendra avec un peu plus d'habitude de la scène ; ce qui ne les a pas empêché de fort bien dire « La Saison des Coris » et « Jean le Pêcheur ».

Mme Gilles a une voix charmante, que quelques fautes du pianiste avaient un peu dénotées un instant, mais qu'elle a su surmonter et enlever les braves de toute la salle dans le duo du *Chalet* avec M. Fleury le vigilant chef de la société.

N'oublions pas M. Le Gigant, l'inimitable docteur *Tant-Mieux* qu'il chante et récite avec un talent de comédien consommé.

En somme bonne petite soirée, dont le succès assurera pour samedi prochain (2^e audition), un nouvel empiement des invités et amateurs.

R. V.

BALLADE

REGRETS D'UN CUNUS ESCHOLIER

Joyeux propos ne sont plus maintenant, Car d'escoliers, j'ai n'est plus l'espérance. Sont disparus, comme poussés du vent Rameaux coupés dans les bois en souffrance.

Pour n'avoir pas assez fait abstinence, A Montfaucon, on m'a été pendus ? Pleurez, pleurez les escoliers de France Car pour toujours, las ! ils sont disparus.

Maître François a fait son testament ! Déjà deux fois ! aurait-il suffi, hélas ! De vie et de peine ! Ah pauvre ! Non vraiment, Car de la mort a peu de jouissance.

Da Parlement, la dure extravagance L'as condamné, Villon, à n'être plus ! Pleurez, pleurez, les escoliers de France, Car pour toujours, las ! ils sont disparus !

Da grand Olympe et du beau firmament Maître Jupin, qui tenez la puissance, Très promptement baillez lui sa vengeance, Et a besoin, cruelle est sa souffrance... Car dans bien peu, sa triste imprévoyance Terminera les ans, qu'il a vécus... Pleurez, pleurez les escoliers de France, Car pour toujours, las ! ils sont disparus !

ENVOI

Prince Jésus, pleine de gloire et de prudence, Sauvez-le vite ; dites prince Jésus, Faut-il pleurez les escoliers de France, Et pour toujours, las ! ils sont disparus.

RAOUL DE FLERY.

Je me propose de publier, dans notre prochain numéro, la silhouette de Léontine. Cette demi-mondaine se promène toujours, binocle à l'œil, en compagnie d'une fillette à la chevelure abondante. C'est une physiologie fort connue des habitués de la rue de Paris. — A samedi.

ANGELON.

Il est clair que je joue du malheur ! Comme je l'avais annoncé, je me suis rendu samedi soir à la brasserie de la Renaissance. On le sait, mon intention était de prier Mélanie de me servir un bock. Bien que ma relouable ennemie ne soit depuis quelque temps qu'une habituée, je comptais lui adresser la parole quand même. Hélas ! hélas ! trois fois hélas ! Mélanie ne se trouvait pas à la Renaissance, et, pour comble d'infortune, la petite Jeanne (l'enfant suave), venait de s'élipser. Je me suis vu dans l'obligation de m'adresser à Louise qui, sans s'en douter aucunement, a causé, bavardé même, avec l'auteur de « la dernière aventure », article paru tout récemment dans la « Bavarde ». J'ai remarqué que Louise prend des allures sévères, elle joue de plus à la dame patronesse.

La robe est toujours noire, montant très haut, et rejoignant un col anglais empesté à l'extrême. Et malgré cette dignité affectée et ridicule, la belle ne se prive point de parties fines.

Nous sommes laissés dire qu'elle n'est pas seule, dans le camp des serveuses, à connaître le chemin du Mont-Joly, restaurant où le joli monde se donne rendez-vous.

Nous avons annoncé le départ d'une serveuse de la brasserie d'Angleterre, Clémence. Voici les renseignements que nous parvenons à ce sujet, et que nous utilisons avec plaisir :

Nous vous signalons le départ de Miles Marie et Clémence de la brasserie d'Angleterre, pour entrer à la Voltaire.

Tout le monde des brasseries connaît ces deux inséparables, dont la bonne tenue et d'excellentes manières ne peuvent qu'augmenter les sympathies obtenues précédemment dans l'établissement en question.

Ce qui étonne surtout, c'est l'harmonie qui existe entre ces deux natures de teintes différentes : l'une brune, l'autre blonde...

Clémence et Marie ont su se comprendre, se lier, s'entraider, et, c'est chose rare — nous le constatons — par ce temps de haine et de coups de griffes à l'ordre du jour dans la catégorie classée sous le nom de femmes de brasseries.

DEUX BOCKISTES.

La petite Julienne, ex-bonne à tout faire, avait trouvé un amant généreux qui lui donnait de fort beaux appointements ! Encore quelques temps et elle devenait une grue de bonne compagnie, une belle petite à la mode.

Mais cette petite chère biche a, paraît-il, la manie de savoir trop bien mettre de côté l'argent ou les objets qui se trouvent sous sa main.

Son protecteur s'en est aperçu. Furieux, il a laissé retomber l'infortunée dans la boue du ruisseau. *De Profundis*.

ARGUS.

Louise, ancienne femme de chambre en l'an de grâce 1877, — ne pas confondre avec Louise de la Renaissance — est plus heureuse que Julienne. Ses toilettes sont fort belles.

On la rencontre tous les jours, rue de Paris, de 5 à 6 heures. Qu'attendez-vous, Louise ?

Qu'on vous invite à dîner, sans aucun doute !

ARGUS.

Aperçu vendredi soir à l'Alcazar la petite Jeanne et Mélanie, avalant force sirops et grogs américains !

Ces coureuses étaient munies d'éventails, offerts par un bon petit jeune homme, nabab d'occasion, et qui, au bazar du Bon marché, devait bien coûter 40 centimes les deux ! Quelle déche.

histoire suivante que je vous livre sans commentaires.

Vous rappelez-vous me dit-il, que notre Prima Ballerina eût un succès l'année dernière, pendant les représentations du *Tour du Monde*. Eh bien, sachez, son talent avait été délaissé toutes les têtes de la ville Capitoline; c'était à celui qui se laisserait brûler le plus de plumes.

Mais personne ne s'est brûlé les ailes ni répondu-je.

C'est vrai ! mais c'est elle qui se les est laissés brûler.

Ah bah !

Mais oui, ne voyez donc pas qu'elle ne lève plus la jambe avec aisance, que son corps est devenu lourd, que sa taille de fine qu'elle était, est devenue opulente, en un mot qu'elle a pris de l'embonpoint.

— C'est l'embonpoint, et tout cela c'est du fruit de Rigolot.

— Ah ! je comprends, mais pourquoi m'avoir tant intrigué pour presque rien.

Pour rien. Ah, vous me la baliez belle, et les potins et les cancans couillards paraissent-ils exister sans quelque événement plus ou moins Rigolot, (voilà le mot laché) Rigolot... Rigolot... Eh bien, nous attendons la naissance d'un petit Rigolot qui devenu grand sera une Oie du Capitole, puisqu'il a été couvé dedans, et voilà tout.

Sur ces entrefaites je vois le concierge Combes me tournant le dos, je le salue poliment en profitant de son absence, et je m'évade incognito.

L'Aouco.

Perpignan

Lundi dernier, nous avons été le témoin d'une violente discussion survenue à l'Alcazar roussillonnais, entre Marie aux bijoux et Jeanne A. Un moment, nous avons espéré que ces deux plantureuses personnes envenimées allaient se crever un peu le chignon. Il n'en a malheureusement rien été ; mais, il paraît que ce n'est que partie remise car ces dames ont échangé leurs cartes.

La querelle est née de ce que Marie aurait irrésistiblement cédé à la séduction de Jeanne pendant que celle-ci détaillait en scène, avec le talent que vous lui connaissez, une chansonnette quelconque de son répertoire.

Plus exactement informé, nous ne vous cachons pas, opulente Marie, que la raison invoquée par la non moins opulente Jeanne n'était qu'un fatras de prétexte ; le seul motif qui a poussé votre ennemie intime à vous interrompre d'aussi cavalière façon, c'est qu'elle a une peur bleue que vous ne la... dégoûtiez.

Et maintenant que vous êtes averties, absterne-vous de discuter avec Jeanne qui ne rêve que plaies et bosses.

SERQUEUIL-TETOUAT.

Mlle Jeanne continue toujours à mécontenter son public par ses écarts de voix par trop ridicules. Au lieu d'avoir tant de recherches pour sa personne, elle ferait mieux de soigner son talent musical, qui est très médiocre pour ne pas dire nul. Allons mademoiselle ! puisque vous connaissez votre cœur, cessez vos sottises manières qui ne plaisent pas à tout le monde.

Mlle de Gernay se montre toujours de plus en plus égoïste à l'égard de ses camarades. Ses grossiers propos vont même jusqu'à atteindre des « Etioles » Cessez vos insinuations auprès de vos amis. Quoique vous fassiez vous ne brillerez jamais comme ces beaux astres qui brillent sous le ciel de Perpignan.

Mlle Piccolini nous charme tous les soirs par les doux accents de sa voix mélodieuse. Cette brillante Etiole exécute avec autant de goût que de talent, tous les meilleurs morceaux de son répertoire, aussi les applaudissements ne lui font pas défaut.

Recevez encore une fois de plus, charmante artiste, mes félicitations les plus cordiales et méprisiez des insultes qui partent de trop bas pour être relevées.

Mme Joly vient enfin de quitter notre ville où elle était en villégiature depuis quelque temps. Nous lui souhaitons un bon voyage et long retour.

Un Bavard.

DU LAPIN. — SES CAUSES ET SES EFFETS.

Nos demi-mondaines se plaignent avec amertume. Il paraît que le commerce ne va pas. Il est de fait que les lapins qui ont été lâchés posés cette année se chiffrent par milliers.

Pour faire cesser une situation déplorable, et qui menace dans ses racines même l'existence de la corporation de nos belles petites, je propose de les réunir (les lapins) en une gibelotte monstre que nous offrirons à celles de ces dames, qui ont été le plus notablement atteintes par les terribles rongeurs. Le banquet sera suivi immédiatement d'une conférence dans laquelle l'un des correspondants-rédacteurs de la « Bavarde » traitera avec l'ampleur d'idées qui les caractérise tous, l'intéressante question relative aux lapins en général et à ceux posés à certaines de nos connaissances en particulier.

Dores et déjà, je mets en avant, pour le rôle de conférencier, le nom de notre éminent confrère Klen-Klen-Radis, qui, je le sais, est essentiellement ferré sur la matière. Ne te défends, cher Klen-Klen, je t'en prie, il est beau d'être modeste, mais il y a des moments dans la vie où il faut savoir faire violence à son naturel, quand on est affligé d'un naturel timide, et c'est ton cas. C'est donc entendu, bécot, tu seras chargé de développer cette grave question des lapins, qui retient en ce moment l'attention de l'Europe entière, et la distrait de ses préoccupations politiques. Regarde, Klen-Klen ; déjà tous les yeux se tournent vers toi ; déjà grand ! sois digne ! sois noble !

Comme nous ne sommes généralement pas partisans du procédé qui consiste à se déguiser en cerf après... la reddition de la place, le brillant orateur indiquera à nos chères victimes les moyens de distinguer les michets sérieux des vulgaires et peu généreux lâcheurs : ceci au risque de nous faire écraser par ces derniers. (Il est vrai que, comme compensation, nous courrons la chance d'en être, et alors...)

Je voudrais bien, ne fût-ce que pour justifier mon titre, vous parler du lapin et de son influence néfaste sur la destinée de nos injures ; il me serait facile, en me servant d'initiales transparentes, de vous raconter certaines histoires croustillantes dans lesquelles maître Lapin joue le premier rôle ; mais je ne veux pas voler les effets au prochain discours de mon illustre confrère, et je m'abstiens.

Du reste, les innombrables voix de la « Bavarde » apporteront à toutes les populations du globe l'écho de notre mémorable conférence, dont le titre flamboyant inscrit sur cinquante mille affiches, sera : *Du Lapin. — Ses causes et ses effets.*

SERQUEUIL-TETOUAT.

CONCERT PARISIEN

Malgré la mauvaise administration du concert Parisien, il ne serait pas juste croyons-nous de nous taire sur le compte des artistes de la maison « Concert Parisien ».

Citons en première ligne Mlle Piccolini qui chante juste il est vrai, mais bien trop souvent la même chose.

Si dans la *Pigeonne*, elle soulignait moins ou donnait un peu plus de diction aux mots : *blessé, tirant...*, de l'ail ; elle serait certainement une prima-donna accomplie. Nous l'engageons vivement à s'étudier à ce sujet.

Mlle Chazaud vient bonne seconde, son chant est bien parfois cassant et irrégulier mais elle a un charme dans la voix qui lui mérite à tous égards nos éloges sincères.

Mlle Benecis, chante tantôt juste tantôt faux nous regrettons de la lui dire mais cela est ainsi ; avec un peu plus d'étude nous sommes persuadés qu'elle obtiendrait un excellent résultat.

Mme Paulia est bien la plus cocasse chanteuse que nous connaissions. Rarement gaie, elle sait charmer son public par sa voix gracieuse et bien timbrée.

Nous nous abstiendrons de parler de Mlle Rosalie jusqu'à ce que nous ayons pu la juger. Mlle de Gernay vient clore la liste des artistes féminins, nous la connaissons depuis quelques mois seulement, et constatons-les, elle a fait d'énormes progrès, mais, car il y a un mais, on la dit mauvaise camarade, pourquoi ? Nous demandons une réponse.

M. Bonfond ténor, mérite certainement une annotation spéciale de notre part, ce jeune artiste dit bien et chante mieux encore. Nous en reparlerons.

Eufin M. Henriquet est un comique à nul autre pareil, il est vraiment époustoufflant, nous ne pouvons que nous joindre à nos confrères roussillonnais pour adresser à cet excellent artiste nos sincères éloges.

Klen Klen Radis.

Nous avons aperçu dimanche dernier la jeune laitière se pavanant à la musique. Diable il y a eu beaux résultats à Carcassonne, il paraît, car elle était toute de soie habillée.

Encore une qui a mangé son pain blanc le premier.

Nous serions heureux de savoir ce que faisait Fernand, samedi dernier à l'heure du matin tout seul sur la place du Marché au blé. Attendait-elle l'heure d'admirer la comète ? Mystère et place publique !

Une qui fait bien causer d'elle c'est Léonie, elle volige d'une façon insensée. Nous en reparlerons.

Nous avons fait erreur en disant dans notre avant dernier numéro, que c'était Maria la rageuse qui voulait vous manger à la croque au sel, ignorant les noms de toutes ces grenouilles nous nous étions trompés. C'est Catherine ! (hein quel joli nom, il sent l'opponax d'écrouie) que nous gratifions à l'avenir de ce surnom de rageuse.

Nous demandons de la façon la plus formelle à ce que nos impures à la hauteur, qui s'installent aux fauteuils d'orchestre du Théâtre, mettent des couvre-chef plus petits. Le porteur réclame contre l'exhibition de tous ces chapeaux de format gigantesque, il ne voit pas la scène, et il a le droit de voir, (deuxième réclamation ; renvoyé à M. Allégro).

KLEN KLEN RADIS.

Béziers

Les courses de Narbonne ont lieu l'été au moment où j'écris, ont eu le don d'attirer un grand nombre de nos belles petites. Aussi la chronique est-elle au calme plat. C'est à peine si nous avons pu apercevoir dans le jardin du café des fleurs, Blanche sac au dos, en compagnie de sa peu intéressante amie Antonia la vadrouille.

Nous aurons sous peu l'occasion de revenir sur l'amitié (on pourrait presque dire l'amour) de ces deux cascadeuses.

Anna la béarnaise, est en passe de devenir une femme chic. Les riches toilettes qu'elle exhibe journellement, prouvent bien que le boyard de qui elle dépend fait bien les choses, il est certain, que l'on n'est pas le bénéfice du tirage à cinq, qui a procuré à notre gambillonne, le moyen d'acheter sa garde-robe.

Quoiqu'il en soit nous constatons avec plaisir qu'Anna ne se trouve nullement déplacée, dans le joli bataillon de Cythère. De plus, l'on ne peut pas adresser à cette belle petite le même reproche qu'à certaines de ses amies, reproche qui consiste à être bégueule.

C'est ainsi que l'on peut parler à Anna de son long séjour à Luchon, où, coiffée d'un foulard à carreaux multicolores, elle servait des bocks chez la mère Huguet, elle ne se fâcha nullement, au contraire elle prétend que cela lui rappelle de joyeux souvenirs.

Pierrette, l'ex-repasseuse de la rue des Guvettes est furieuse contre les journalistes qui osent s'immiscer dans ses affaires. Dame ! tout le monde ne doit pas s'occuper de Pierrette, même les piétre-sires, payés à raison de vingt-cinq centimes la ligne, (le prix du repassage d'une chemise).

Notre gambillonne parle de son dédain pour ces grattes-papier, avec la majesté d'Angèle, taillant une banquette, à l'Alcazar de Narbonne. Cependant si nos souvenirs sont exacts, il nous semble, que vous étiez douée d'un épiderme moins sensible et de moins de morgue, quand vous aviez votre atelier de repasseuse.

Mlle Pierrette, faut de la pose, mais pas trop n'en faut ! Allons la belle, nous vous conseillons d'être calme, et de mettre un peu d'eau dans votre vin... aromatique, sans cela vous obligeriez la « Bavarde » à vous flanquer quelques savons, comme ceux que vous octroyaient jadis, notre patronne de Narbonne.

Tous nos établissements publics, tels que cafés et concerts, sont érigés en cercles, l'autorité municipale ne l'ignore pas ; mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que les maisons meublées ont suivi cet exemple. Nous sommes heureux de pouvoir signaler à la police quelques lieux de débauche, situés rue Saint Etienne, en face de l'Alcazar.

Dans ce vrai Lupanar, tenu par des syrenes, des jeunes gens et plusieurs hommes mariés, pour dont nous taillons les noms par respect pour leurs familles, viennent perdre leur argent.

M. le maire, qui prend tant de soins pour le directeur du théâtre, devrait venir un peu sur l'intérêt de ses administrés. Nous osons espérer que cet avis suffira

pour faire fermer cette usine, vraie forêt de Bondy.

TATA.

Mélie la Parisienne, ou Mélie Mercure, ou encore Mme Zéto, comme on l'appelle à Béziers, se tient renfermée. Depuis quelques jours on ne la voit plus vadrouiller au café des Fleurs ; elle se range. Elle doit se plaire beaucoup dans son appartement de la rue des Petits-Champs, où elle se livre à des études thérapeutiques.

Son nabab ne lui refuse rien, il a même poussé la générosité jusqu'à lui donner du plomb premier choix.

Pauvre Mélie, tu ne regrettes pas la mansarde et le cœur du simple adorateur ! Cependant tu engrais tous les jours, ô belle Mélie ! On ne t'appelle plus que Mélie la Boulotte, ou Mélie la Plantureuse, Arrête-toi dans ta plantureuse obésité, ma chère, car tu pourrais faire explosion.

TRANQUILLE.

ELLE EST DÉTRONÉE

Louissette R..., la Toulousaine, ancienne biche de Marseille, ex-belle du fils de Pénelope et de tant d'autres, est revenue dans nos murs depuis près de trois mois et exerce la profession d'exploratrice de cafés ; elle n'a vraiment pas de chance, on la met à la porte des établissements, après un très court laps de temps de service.

Ce qui la perd, c'est surtout son mauvais caractère, ses impolitesse, ses mauvaises manières et son peu de savoir vivre.

Trouvant ce métier de Kachmyr peu à son goût, elle va se vouer à la carrière artistique.

Aussi prend-elle hardiment des leçons de chant auprès d'un éminent professeur. Que voulez-vous que fasse une gambillonne pareille, qui ne sait seulement pas de quel côté est sa main droite et qui possède une voix à faire évanouir les oies de Louis les-cunards.

Heureusement que ses connaissances lui viendront en aide en sifflant son incapacité artistique à son premier début.

Oh Minerve ! que ne me viens-tu en aide ! moi qui étais si bien au temps passé, et aujourd'hui je suis obligée de faire la modeste bonne de caboulot, étant trop fané et surtout trop connue pour faire le devant des Maisons !

Nous allons donc assister, au premier jour, au début de cette jouvencelle, qui n'est bonne maintenant qu'à prendre une hotte et un crochet, pour aller chercher fortune dans les rues de notre ville.

Léonie, l'ancienne bonne d'un café de l'avenue de Bessan, a, paraît-il, lâché le service et s'est retirée sous son toit de mousseline.

Nos nabab lui sera venu en aide en la faisant rentière.

Cela ira bien si le temps ne change pas.

La rue Saint-François possède un charmant petit café, la Jeune-France. Nos compliments à la propriétaire, pour le choix de ses serveuses, qui sont toutes très gentilles ; et surtout pour les bonnes consommations qui y sont servies.

2^{me} TU CO.

Angèle l'Italienne est enfin partie pour Amélie les Bains. Son départ n'a donné lieu à aucun événement... dramatique d'ou nous concluons, qu'il y a belle lurette, que les beaux jours de la célèbre impure sont passés.

Mlle Guitart, et Adrienne Neel, surnommée la femme histroire (ô typos de mon cœur, pas de coquille, s. v. p.) continuent à tresser ensemble des couronnes de fleurs d'orange.

Ces deux inséparables professent un dédain superbe, pour les bitutoirs, qu'elles ne trouvent pas dignes d'être assez régénérées. Ce n'est certes pas l'avis de la camarade d'Adrienne qui pourrait en raconter long, sur l'intimité de nos deux poulardes. Néanmoins, nous n'insisterons pas davantage, car manquerait d'originalité plus tard.

Ne terminons pas notre chronique sans enregistrer le départ pour Narbonne, de la plantureuse Elodie la marseillaise.

Cette belle petite ne pouvait supporter plus longtemps, l'absence de sa chère Paola, qui fait en ce moment ci, les délices de la haute gomme narbonnaise.

A propos de cette dernière, il me revient d'Aulus, une piquante historiette, dont l'héroïne n'est autre que la sérieuse Paola. Dans une de nos prochaines chroniques, je tâcherai de raconter à vos lecteurs, cette édifiante histoire, ou l'on voit la puissante société « La Garenne » jouer un grand rôle.

Gépalas de cœur.

Dernière heure. — Au moment de fermer ma lettre, une horrible nouvelle circule en ville. Il paraît que Blanche sac au dos, ne pouvant se consoler du brusque départ de son amie Antonia, aurait tenté de se suicider, en avalant une forte dose de l'eau d'anon...

Si cette nouvelle (que je ne vous donne que sous réserves) se confirme je vous tiendrai au courant.

G. d. C.

Les courses de Narbonne n'ont pas eu le don d'attirer nos demi-mondaines. Angèle qui voulait relever son crédit et ses actions, représentait seule notre cité sur le turf. Le bal du soir à l'Alcazar Narbonnais a attiré quelques-unes de nos vadrouilleuses venues tout exprès pour danser.

Enapercevant Rosa Lapin en ce moment à Narbonne, il n'est revenu en mémoire à certain raconter qui m'avait été narré au temps jadis où cette parasite du garenne habitait Béziers. C'est une invention B. S. G. D. G. que cette gambillonne au nez pointu a mis au jour. Il ne s'agit rien moins que d'engraisser en un clin d'œil les femmes maigres, dites Planches.

Rosa n'ayant probablement pas assisté à la distribution des saints et rêvant une poitrine dodue ne trouva rien moins que de déchirer les rideaux de sa chambre et de se faire deux superbes hémisphères qu'elle exposa le soir aux yeux des spectateurs de nos cafés-concerts, émerveillés de cet embonpoint soudain. Mais le triste de l'affaire c'est que la propriétaire ayant découvert le stratagème s'empressa de faire payer le montant de ses rideaux et congédia ce geai d'un nouveau genre qui voulait se parer des plumes du paon.

Le procédé est facile à vous mesdames, de vous en servir.

GODOLPHIN.

Montpellier

CHRONIQUE

C'est au cirque Plège qu'il faut se rendre le soir pour voir le mouvement de notre bicherie montpelliéraine ; c'est là le rendez-vous de nos belles petites. Un simple coup d'œil jeté sur les stalles au hasard de la lorgnette nous en donne un léger aperçu.

Nous apercevons d'abord avec peine la minuscule Virgule qui y est tous les soirs visible, mais pas à l'œil nu. Ce blond otte se perd dans l'immensité de ce vaste pavillon, et n'est là que la taille gigantesque du chapeau-vieille qu'elle porte, on ne s'apercevrait seulement pas de sa présence. Il faut réellement les fameuses jumelles de la « Bavarde » qui, comme on le sait, sont brevettées s. g. d. g. (sous garantie du goulot), pour parvenir à l'apercevoir à quelque distance.

Pauvre bichette c'est triste, à son âge, de donner lieu, pour être vue, à tant de coups de lorgnette ! Mais aussi, en revanche : c'est un abrégé des merveilles des cieux, « dit dit Molière ».

Plus loin, nous constatons l'apparition de Margo Lorgnon en compagnie de son intime, l'italienne d'origine, croyez-nous.

Ces deux belles syrenes étaient côte à côte, les deux plantureuses poitrines qui, soit vraies, soit de contrebande, tendaient à s'élever vers les cieux.

Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien savoir (Air connu) qu'est-ce qui a poussé ces tendresses de haute taille à sortir de l'ombre et du silence dans lesquels elles semblaient s'être enfoncées jusqu'à ce jour.

Plus loin, nous apercevons également les pensionnaires de la maison Justice, et particulièrement Fernand-Réclame, qui a toujours l'air de chercher son « Bachok ». Les yeux égarés, avec lesquels elle regarde le public contenu dans la salle semblaient nous confirmer de plus en plus dans notre hypothèse.

Il faut dire aussi que de toutes parts on n'entend plus que ces questions : L'a-t-elle retrouvée ? Ne l'a-t-elle pas retrouvée ?

Le public s'en est ému : à la Bourse, les actions ont baissé, les agents de change étaient dans le marasme. Et de là, ruine, bouleversement, chaos, cataclysmes ! tout ça pour une si mince affaire !

Nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'elle retrouve son infidèle qui lui sert actuellement de publicité, mais que cela finisse, par exemple !

Plus loin, la blonde Gabrielle (rien d'Estreé), avec son amie qui ouvrirait des yeux épiés de se trouver là. Gabrielle se fait toujours remarquer par la grâce et le bon goût des costumes qu'elle porte, quels qu'ils soient.

Plus loin encore, Mathilde la Piémontaise, qui arrive d'un voyage de quelques jours qu'elle était allée faire à Marseille.

Cette gentille enfant nous se réveille avec un nouveau costume qui ne manquait pas de galbe, le chapeau surtout qu'elle portait est assez original.

Quelque nabab sérieux aurait-il, dans ce voyage, jeté les fondements de ce nouveau costume et rempli les fonctions délicates de trésorier-payeur général.

Plus loin encore... mais, arrêtons-nous, nous irions trop loin s'il nous fallait citer l'un après l'autre les représentants de cette armée si nombreuse de Cythère !

CIRQUE PLÈGE

Le cirque Plège continue à faire salle comble. Rien d'étonnant à cela. A l'encontre de la plupart des cirques, dans lesquels une même représentation fait les frais de toutes les soirées ; le cirque Plège nous offre chaque soir une variété de spectacles vraiment incroyable.

Nous devons citer comme de véritables artistes : La charmante Mlle Blanche Bertoletti qui accomplit de véritables miracles d'équilibre sur un trapèze placé au sommet du pavillon du cirque.

Mlle Joséphine et Maria Bouthors qui sont d'admirables et de gracieuses écuyères.

Mlle Lagoutte qui prend sur son cheval, avec la plus grande légèreté, les positions les plus difficiles.

Mlle Plège qui s'est révélée comme une amazone des plus distinguées ; enfin la petite Plège, une gamine de trois ans à peine qui remplit bien le rôle d'écuyère miniature.

Le spectacle se termine par une Fête de nuit à Pékin, qui est le plus divertissant tableau que l'on puisse imaginer.

Terminons en disant que les dames du corps de ballet méritent tous nos éloges, ainsi que l'orchestre qui est bien au-dessus de la musique de cheval que nous avons l'habitude d'entendre dans les cirques.

Nous parlerons la semaine prochaine du restant de la troupe.

A. Sphinx.

CASINO

Chaque soir, un nombreux public va applaudir M. Stevanad, notre excellent comique, et ce n'est que justice.

M. Stevanad possède en effet un véritable talent. Il se grime admirablement et joue avec beaucoup de naturel.

Dans les « Troupiers », dans les « Vieux », il est véritablement désopilant. Doué d'une voix puissante, rare chez ce genre de comique, M. Stevanad est un artiste accompli, qui mérite bien les honneurs du « bis » qu'on lui prodigue chaque soir.

Ajoutez à cela les costumes les plus excentriques et vous concevrez facilement l'empressement du public à applaudir M. Stevanad.

N'oublions pas les frères Renads, les « trois frères diables » qui ont aussi leur bonne part de succès.

Dans notre prochain numéro nous parlerons des débuts qui doivent avoir lieu prochainement.

A. Sphinx.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ

Vendredi dernier, a eu lieu, au théâtre du Gymnase, une soirée au profit des orphelins.

A huit heures, la salle était littéralement comble. Sur la scène, magnifiquement décorée, se trouvait le buste de la République entouré de drapeaux.

Après une allocution de M. Ménard-Dorian, et la présentation des orphelins au public, nous avons eu le plaisir d'applaudir l'excellente musique de la Sainte-Cécile et son nouveau chef, M. Luigni dont l'habileté et le talent sont appréciés comme ils le méritent.

Aussitôt après, la chorale Montpelliéraine, dirigée par M. Costecal, a exécuté les plus brillants morceaux de son répertoire. Quelques uns des pensionnaires de M. Pott, directeur du théâtre, ont prêté leur gracieux concours à cette soirée.

Nous n'avons que des éloges à adresser à MM. Mourét, Courtois, Roux ; à la gracieuse Mme Mourét, à M. Berthier, qui a obtenu un succès de fou rire dans le « Hannebon ». Citons aussi un amateur distingué de notre ville, auquel le public n'a pas ménagé les applaudissements.

Disons en passant que le chef de la chorale a refusé de chanter la *Marseillaise* demandée par le public. Prétextant une indisposition subite, il a laissé à M. Luigni le soin de diriger la chorale, qui a exécuté l'hymne national avec un entrain admirable.

Personne n'a été dupe de l'indisposition subite du chef de la chorale, ses idées réactionnaires sont trop connues pour qu'il y ait le moindre doute à cet égard. Nous sommes seulement étonnés de voir une société franchement républicaine dirigée par un clercal.

A part ce petit incident, la soirée a été des plus agréables et nous l'espérons, des plus fructueuses pour l'œuvre des orphelins.

Dimanche le célèbre drame de l'Ennery, *Une cause célèbre*, a obtenu un véritable succès.

Disons de suite que la troupe dramatique est excellente et qu'elle a brillamment rendu l'œuvre de l'Ennery.

Dans la soirée on a donné la *Périchole*, c'est dans cette pièce qu'a débuté M. Courtois le ténor. Cet artiste possède une voix fraîche et jolte, et de plus un réel talent de musicien.

M. Berthier, est toujours l'excellent comique que l'on connaît.

Mme Mourét, qui s'est attirée du premier coup toutes les sympathies du public, s'est montrée, dans le rôle de la *Périchole* aussi bonne comédienne que bonne chanteuse.

A. SPHINX.

Monte-Carlo se ressent un peu de la concurrence que lui font le cirque, le gymnase et le casino, pour attirer le public.

La foule des consommateurs ne se rend pas dans cet établissement comme au début, nous le regrettons sincèrement, car nous y avons passé de bonnes soirées.

La situation, la pittoresque de cette charmante villa, l'air frais qu'on y respire entrent pour une bonne part dans ces regrets.

L'intelligent directeur de ce coquet établissement se dispose à faire dans son vaste jardin de nouvelles constructions pour l'agrement du public. Parmi celles-ci se trouvent : à côté du tir, un skating-ring où nous pourrions est hiver aller voir patiner nos belles petites.

Nul doute que le bataillon de Cythère ne s'y rende en colonnes serrées pour y aller glisser le « Pas de la séduction » ou le « Pas du harang qui tète ». Il y aura ensuite des balançoires pour les dames.

Ces appareils seront très commodes et d'une utilité incontestable pour les michets qui voudront, à certains moments, se débarrasser de leurs crampons.

O. Gastin.

Le vol de grues, que nous avons signalé à nos chasseres la semaine dernière comme devant passer au-dessus et peut-être même s'arrêter dans notre ville, est heureusement passé par dessus sans s'arrêter pour ainsi dire.

Nous venons de recevoir des détails circonstanciés sur ce voyage émouvant qui peut compter parmi les plus grands déplacements de la gent volante.

Cette bande de volatiles était un beau jour arrivée à Béziers, la cité des volailles par excellence, et s'y était installée sous prétexte d'y amasser « quelques grains » pour subsister jusqu'à la saison nouvelle, « dit la fable, pour pouvoir y vivre de son petit commerce, dirons-nous ».

